

sence d'un adversaire plus redoutable qu'il n'aurait cru.

— Ne trouvez-vous pas que Jallisch à l'air d'être en face d'un jeune taureau sauvage ; quelle furie farouche va déployer ce garçon ?

— Tant pis pour lui ; il fera des fautes.

Les deux adversaires partirent l'un sur l'autre, Jallisch fut prudent. Il commença par tâter son homme ; mais, avec un poignet qui lui permettait bien des choses qu'un autre n'eût pu tenter, avec une taille très allongée qui développait sa puissance défensive, Armand tint comme un roc ; tout furieux qu'il fût, il se contenait et restait inébranlable sur la défensive ; Jallisch dut attaquer plus vivement.

Le moment terrible arrivait ; il s'agissait pour Favel de savoir si, quand Armand se livrerait, il serait seulement blessé, ou tué par son adversaire.

Tout à coup, Armand voyant Jallisch pressant et animé, lui présenta du jour, et le baron se fendit à fond dans la trouée qu'il sentait devant lui, le fer d'Armand livrant du passage ; mais le jeune homme, avec un élan d'une violence inouïe partait à fond, lui aussi. L'épée de Jallisch rencontra sous le bras d'Armand, à hauteur de l'épaule, un os contre lequel elle se brisa ; mais le baron tombait, et sur lui, Armand roulait à terre aussi. L'épée du jeune homme avait traversé Jallisch jusqu'à la garde.

Armand se releva, et, regardant haineusement son adversaire, il lui dit :

— Je vous avais prévenu.

Puis se retournant vers le docteur, il lui montra le baron en disant :

— Votre devoir avant tout, docteur. Je n'ai qu'un bras endommagé.

Favel ne pouvait cacher sa joie ; il pensait que le baron n'en reviendrait pas. Il retira l'épée, ouvrit sa trousse, sonda la blessure et parut stupéfait.

— Messieurs, dit-il, voilà qui est inouï ; aucun organe essentiel n'est atteint.

Et il pansa le baron.

— Sans complication imprévue, avant deux mois monsieur sera sur pied.

Le baron remercia ; il se croyait à la mort ; on le porta dans sa voiture, Favel revint à Armand :

— Pas de chance ! fit-il. Il en réchappera, ce misérable.

— C'est égal, reprit Armand, je suis content de ne pas être mort, ce qui m'importe maintenant, car je tiens à la vie.

— Messieurs, dit Favel, ce soir je vous donne à dîner, je vous attends à six heures.

L'on monta en voiture et l'on partit.

Une heure plus tard les échos du boulevard retentissaient du triomphe d'Armand ; ce fut une grande joie pour la jeunesse et un grand chagrin pour le fameux baron de Jallisch dont le prestige se trouva considérablement entamé :

Armand trouva dans le jardin du docteur Fernande qui l'attendait ; elle faillit s'évanouir de joie en revoyant son fiancé vivant.

— Viens, Fernande, dit Favel, en descendant de voiture et en emmenant les deux jeunes gens très émus dans son cabinet.

Là, prenant la main de sa pupille, il la plaça dans celle d'Armand.

— Mes enfants, dit-il, vous êtes orphelins, vous vous aimez, je vous fiance. Embrassez-vous donc !

Et il les regarda, tout attendri, se donnant un long baiser, puis il les fit asseoir ensuite près de lui.

— Tu connais, ma mignonne, dit-il à Fernande mes idées sur le mariage. Je suis pour la méthode anglaise : les futurs doivent se connaître. Si vous vous aimez toujours dans trois mois, l'on vous mariera. En attendant, je prends Armand pour mon secrétaire, ce qui n'étonnera personne. ~~La-dessus,~~ mes enfants, soyez tout à la joie,

allez vous promener jusqu'au dîner dans mon jardin et aimez-vous.

Armand serra la main du docteur ; Fernande se jeta dans les bras de son tuteur ; les deux fiancés passèrent une délicieuse après-midi...

Le soir, à dîner des intimes du docteur et M. Lenoël notamment, lequel demeurerait à Neuilly en chambre meublée pour cause de pêche, une douzaine de personnes en tout s'asseyaient à la table de Favel. On y fêta Armand ; la soirée fut une longue ivresse de bonheur pour les deux amoureux. Armand, devenu le pensionnaire du docteur, eut une chambre dans la maison.

Le baron de Jallisch avait été reconduit à l'hôtel des Champs-Élysées.

Lora s'attendait à une victoire, et voilà que son frère Jallisch lui revenait, tigre marqué à la poitrine et la griffe de ce jeune lion ; elle fut piquée par la curiosité.

Les témoins de Jallisch avaient dit à la comtesse le plus grand bien de l'attitude d'Armand ; ils l'avaient dépeint comme un héros ; cette idée du coup fourré parut surtout remarquable à la comtesse. Elle se dit :

— Il y a un homme dans cet enfant.

Puis une entrevue qu'elle eut avec un certain journaliste, nommé Vincentini, qui connaissait Armand, lui donna une haute idée de ce hardi jeune homme.

— C'est, lui dit-il, un type taillé par un autre ciseau dans un marbre d'une autre nature que celui dans lequel on prend les blocs destinés à fabriquer nos grands hommes actuels ; il lui est arrivé des aventures inouïes, impossibles, incroyables.

Un jour, dans une fête des environs de Paris, il se moqua d'un dompteur qui prétendait avoir un tigre très méchant que lui seul pouvait approcher. Irrité par les railleries d'Armand, le dompteur sortit de la cage et défia le jeune homme d'y entrer ; Armand se leva de sa place et vint se planter dans la cage en face du tigre qui ne broncha pas et se laissa caresser... Et savez-vous ce qui advint ? Le dompteur avait dit vrai et son tigre était si féroce qu'il dévorait son maître quelques mois plus tard, à Pesth, en Hongrie. Plus tard, Armand a fait avec Feydeau le voyage de l'Algérie, il lui est arrivé là l'aventure suivante : son cheval s'emporte et l'entraîne droit au bord d'un précipice de quarante mètres de profondeur et à pic. On voit monture et cavalier s'engouffrer ; on court, on tourne le précipice, on y pénètre et l'on trouve Armand en train de manger des arbousiers au fond du ravin qui était couvert d'arbousiers. Le cheval râlait son dernier souffle.

— Ce garçon a donc un talisman ? fit la comtesse.

— Talisman, amulette, chance, fatalité, ce que vous voudrez ; mais à coup sûr une protection surnaturelle qui le fait échapper à tout péril.

— Est-il spirituel ?

— Pas dans le sens parisien du mot ; mais il a une verve toute gauloise, beaucoup d'humeur à la façon des Anglais, des idées excentriques.

La comtesse était devenue rêveuse.

— Il faut, dit-elle, que je voie ce garçon ; comment m'y prendre ?

— Je vous le dirai ! dit Vincentini.

C'était un homme tout dévoué à Lora : il s'ingénia à satisfaire ses désirs, la comtesse curieuse, mais toujours haineuse, se rencontra plusieurs fois avec Armand que Favel, pour le former à la vie régulière, envoyait souvent dans le monde. Lora sut quelle position le jeune homme occupait chez le docteur ; elle devina le futur mariage ; dès ce jour, sa haine redoubla. Mais, chose étrange ! Dans le premier conseil qu'elle tint avec Jallisch, celui-ci proposa de se débarrasser d'abord et avant tout d'Armand.

— Non, répondit Lora, lui le dernier.

Pourquoi donc, l'exécration semblait-elle reculer devant sa mort ? Les femmes ont des caprices singuliers. Lora